

Le temps béni des aventuriers



«The Cloud Kisser», comme était surnommé l'aviateur Roland Garros, avant un vol Londres-Paris, le 11 juillet 1914. - Crédits photo : Maurice-Louis Branger/© Maurice-Louis Branger / Roger-Viollet

Livres (<http://premium.lefigaro.fr/livres/>) | Par Astrid de Larminat (#figp-author)

Publié le 20/01/2016 à 15h37

Ils ont marqué le XXe siècle de leurs aventures. Roland Garros, Jack London, Paul-Émile Victor, Joseph Kessel et Alexandra David-Néel ont témoigné comme ils bourlinguaient, avec rage et passion. Dans ces récits qu'ils ont écrits ou qui leur sont consacrés, on découvre aussi les hommes et les femmes derrière les mythes. Quelques leçons de vie à méditer aujourd'hui.

Roland Garros, idéaliste de la volupté

Il n'était pas joueur de tennis, **Roland Garros**

(<http://evene.lefigaro.fr/celebre/biographie/roland-garros-5986.php>), mais un grand joueur devant l'Éternel. Un «cloud kisser», comme on le surnomma à ses débuts parce qu'il s'amusait à embrasser les nuages avec sa Demoiselle, qui était à peine un avion - un «jouet», plutôt, «un minuscule oiseau de soie blanche» et «le plus dangereux aéroplane du monde». C'était en 1911. Il avait vingt-deux ans. Son jeu avec les nuages faisait la joie du public des meetings dans lesquels il se produisait pour gagner sa vie avant qu'il ne participe à de grandes courses et ne batte des records. Il deviendra l'idole des cours de récréation, celui qui faisait rêver les futurs Guynemer, Saint-Exupéry et Mermoz. C'est pendant sa tumultueuse captivité en Allemagne, où son indiscipline le conduisit plusieurs fois au cachot, qu'il écrivit ses souvenirs d'aviateur, édités dans leur intégralité pour la

première fois. Ce ne sont pas tant des Mémoires qu'une sorte de journal des années 1910 à 1914, écrit a posteriori mais avec la même fraîcheur et précision pittoresque que si le récit en avait été consigné au jour le jour.

Né en 1888 à La Réunion, Roland Garros a passé son enfance à Saïgon avant de rejoindre seul la métropole pour entrer au collège Stanislas. Foudroyé par une pneumonie, il fut envoyé sur la Côte d'Azur, où le climat et une pratique intensive du vélo et du football le sauvèrent. Et déjà il rêvait de voler. Après son baccalauréat et deux ans à HEC, il interrompit ses études de droit sans le dire à ses parents pour monter un commerce automobile et réunir le capital nécessaire à l'achat d'un aéroplane.

**«Là-haut, c'était de la lumière vierge dans de l'air vierge.
C'était une volupté de voir et de respirer»**

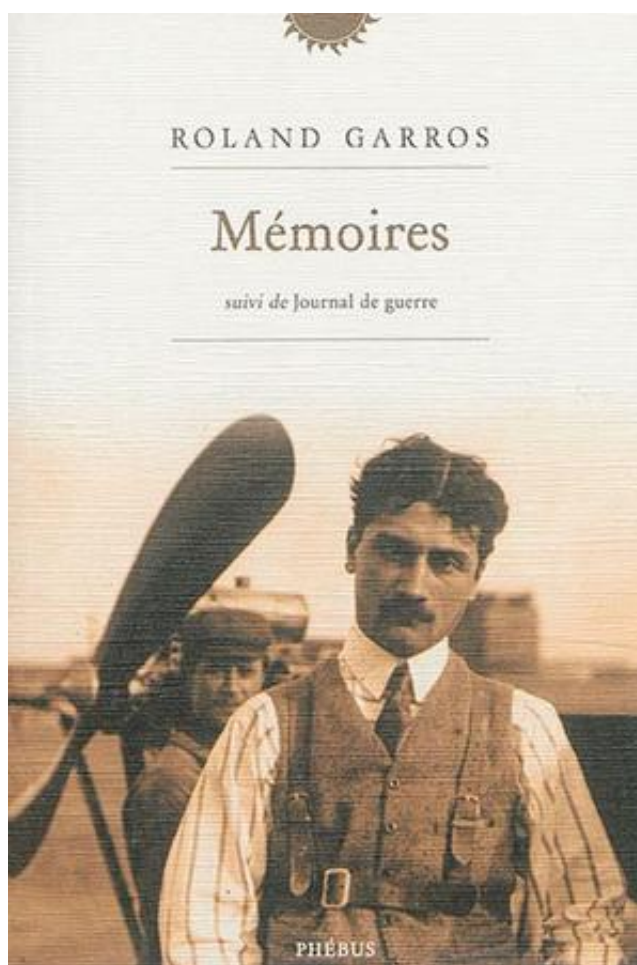
Rolan Garros

Cette première jeunesse, il ne fait que l'évoquer dans ses *Mémoires*, qui commencent en 1910, lorsque sa précieuse Demoiselle, acquise à prix d'or, est réduite en bouillie dès son premier essai sur le terrain d'Issy-les-Moulineaux. Pour le non-initié, ce récit qui ne parle que d'avions est parfois répétitif, mais les scènes comiques et les fulgurances poétiques qui l'émaillent valent largement qu'on s'y plonge et qu'on s'intéresse aux problèmes de moteurs, cylindres et bougies, qui d'ailleurs tapent sur les nerfs de nos jeunes aviateurs. «Cette bande disparate de grands garçons insouciant» redoute en effet davantage les avanies de matériel que les accidents mortels.

Ces aventuriers au mental d'acier ont des mésaventures dignes de Buster Keaton ou Laurel et Hardy, et Roland Garros les décrit comme telles. Le jour où il passe son brevet, après trois heures d'entraînement, il regarde effaré l'un de ses camarades passer plusieurs fois à un mètre au-dessus des têtes des curieux attroupés avec «un moteur qui avait en moyenne une panne toutes les demi-heures». Lors de sa première longue sortie, le jeune homme qui rêvait de survoler Versailles entend un bruit lugubre dans son moteur au moment où il passe au-dessus du château et, avisant la belle et large avenue de Paris, atterrit en catastrophe emmêlé dans des fils télégraphiques. La désinvolture de ces pionniers

de l'air est une leçon de vie. Quand Roland Garros s'élance pour sa première course de plus de 1000 km, sans boussole ni carte, il s'oriente en suivant les lignes de chemin de fer et les rivières: «Le soleil m'aveuglait. Où diable était la Saône?» Lorsqu'il est perdu, il se pose dans un champ et s'en va demander son chemin à la fermière. Après tout, pourquoi veut-on savoir où l'on va?

Dans sa préface au demeurant fort belle, Philippe Forest prétend que ces jeunes hommes rêvaient d'abolir les frontières par les airs pour établir une fraternité universelle. En réalité, il n'y a aucun idéal politique dans ces *Mémoires*. Roland Garros et ses camarades ont le goût du jeu, du défi, du beau style, le sens de l'humour, de l'honneur et du ridicule. C'est un idéaliste de la volupté, d'une volupté simple dont on n'a plus idée et qui n'a rien à voir avec la débauche, qui l'ennuie. Il aime, écrit-il, les matinées paresseuses, les après-midi à l'aérodrome, le joyeux retour vers le confort, les longues soirées music-hall, les «parties de pyjama» entre camarades dans la fumée des cigarettes blondes. «Je voulais bien lutter, risquer, mais à condition de vivre en même temps.»



Un idéal, donc, mais pas de prêchi-prêcha. «Je sens que des oiseaux sont ivres / D'être parmi l'écume inconnue et les cieux»: le jeune homme ne cite pas les vers de Mallarmé, mais on y songe à son sujet. «Là-haut, c'était de la lumière vierge dans de l'air vierge. C'était une volupté de voir et de respirer», écrit-il. Il n'a aucune complaisance envers la mort, et pourtant son ombre est omniprésente. Avant même de commencer à voler, il s'était entraîné à mourir, visualisant des accidents: «Je me formais une mentalité, je m'habituais facilement à l'idée de disparaître.» Quand le premier de ses amis tombe, il songe en regardant son corps éteint: «Voilà ce qui restait de cette nature indomptable, de cet orgueil inflexible, de cette audace folle.» Mais le soir même, pour ne pas s'appesantir, leur bande passe une soirée d'une folle gaieté dans un restaurant fastueux. Néanmoins, le temps passant, la mélancolie affleure. Avant de quitter Saint-Raphaël pour tenter la **première traversée de la Méditerranée**

(<http://premium.lefigaro.fr/culture/2015/08/26/03004-20150826ARTFIG00028-23-septembre-1913-roland-garros-traverse-la-mediterranee.php>), il passe la journée dans «une sorte de recueillement», se demandant pourquoi il prend ce risque: «Je me rendais parfaitement compte du danger. Au bord de ma Méditerranée familière, dans cette beauté ruisselante de lumière, où vivre est une volupté, c'était une impression étrange de penser que le lendemain peut-être j'allais disparaître. Et pourquoi?» Oui, pourquoi? «Par luxe, pour vivre une jolie aventure - quitte à en mourir.» C'est beau parce que c'est gratuit. Comme si la vie n'avait besoin d'aucune autre justification que d'être dansée.

Le texte de ses souvenirs, qui s'arrête en juillet 1914, est suivi d'un bref journal qu'il a tenu dès le début de la guerre et jusqu'à ce qu'il soit fait prisonnier, en avril 1915. Dans l'aviation, cette année-là, on improvise. Roland Garros court après des avions allemands, envoie au petit bonheur des obus qu'on lui a confiés. Un jour, il poursuit une étoile filante qu'il a prise pour un feu d'avion. Puis, cela devient plus sérieux. À son instigation, les premiers avions de chasse verront le jour. Il sera le premier à les tester. Après trente mois de captivité, il parvient à s'échapper déguisé en officier allemand, laissant derrière lui la demi-douzaine de cahiers sur lesquels il a écrit ses souvenirs et qui seront miraculeusement retrouvés. Tout juste rentré, il retourne au front. Après sa mort, en octobre 1918, la grande duchesse Anastasia, l'une de ses ferventes admiratrices, écrit à son père: «Que le bon Dieu vous bénisse et vous donne la faculté de vous souvenir, sans larmes, des exploits incomparables et de tant de beaux jours de la vie de votre héros.»

«Mémoires», de Roland Garros, Phébus, 440 p., 23 €.



Jack London dans le nord de la Corée en 1904, correspondant pour Hearst lors de la guerre russo-japonaise. - Crédits photo : Rue des Archives/Mondadori Portfolio/Rue des Arch

Jack London, grand explorateur de la vie

En 1905, **Jack London** (<http://plus.lefigaro.fr/tag/jack-london>) publie *Le Jeu du ring*. Parmi ses lecteurs enthousiastes, un certain Jimmy Britt, champion du monde des poids légers, qui lui adresse une lettre particulièrement louangeuse sur ce texte «en raison de sa fidélité aux réalités de la vie». Tout ce qu'il a écrit, romans, nouvelles, articles, reportages, s'est nourri de ses expériences vécues, vues ou rapportées. Deux ans plus tard, il précise, à propos des *Vagabonds du rail* : «Dans tout ce que j'ai dit, écrit et fait, j'ai été vrai», avant d'ajouter: «J'ai toujours insisté sur le fait qu'en littérature la vertu cardinale est la sincérité, et je vis conformément à cette idée.» London fut cet explorateur de la vie qui a tout fait, sous toutes les latitudes, et même davantage. Vagabond du rail, arpenteur des mers chaudes, chercheur d'or, aventurier du Grand Nord, militant socialiste, amoureux de la nature sauvage ou primitive, grand reporter témoignant des injustices les plus violentes à travers le monde... Aujourd'hui paraissent une centaine de textes recueillis par le regretté Francis Lacassin dans les correspondances et les articles publiés dans des revues plus ou moins prestigieuses. Le tout constituant une sorte de «London au labeur» où éclate à travers les pages «(son) intérêt pour le jeu de la vie et pour le processus mental de (ses) semblables». London le martèle: «Le souci de l'authentique», dans la vie

comme dans l'écriture. Et ce souci, il l'illustre en commentant nombre de ses œuvres ou en évoquant leur genèse: c'est l'intérêt principal de ce recueil absolument passionnant.

«Il n'existe qu'une seule façon de débiter, c'est de commencer un dur travail, avec patience, prêt à toutes les déceptions»

Jack London

C'est aussi pour le lecteur curieux l'occasion de (re)découvrir des textes moins connus. Ainsi, à propos du *Peuple de l'abîme*, ce fils de la misère revient sur son immersion dans les bas-fonds de Londres durant l'été 1902, parmi de «pauvres diables sans feu ni lieu». Voir également *Les Pirates de San Francisco* relatant ses chasses aux pillards de parcs à huîtres dans la baie de Chesapeake, alors qu'il était adolescent. Dommage, il n'évoque que trop brièvement *Croc-Blanc*, au moment où il est en train de l'écrire, le présentant comme le jumeau de *L'Appel de la forêt*, «dans le même style, poignant et solide».



"Domaine étranger" dirigé par Jean-Claude Zylberstein

JACK LONDON

Profession : écrivain



Ailleurs, il nous dit ses admirations pour les Kipling, Conrad et surtout Stevenson, son maître («Quel exemple d'application et de travail personnel il donnait! Il n'a pas son égal pour raconter une histoire»). La générosité de London va même jusqu'à donner une leçon d'écriture et de vie. Dans sa Lettre à un jeune écrivain, il écrit: «Mon cher garçon, je vous parle carrément. Rappelez-vous une chose très importante: l'ennui que vous éprouvez à vingt ans n'est que l'ennui de la vingtième année. Avant de mourir, vous éprouverez encore bien d'autres ennuis compliqués», et il ajoute: «Il n'existe qu'une seule façon de débiter, c'est de commencer un dur travail, avec patience, prêt à toutes les déceptions éprouvées par Martin Eden avant qu'il ne réussisse - qui furent les miennes avant que je ne réussisse - parce que je me suis contenté d'attribuer à mon personnage de fiction, Martin Eden, mes propres expériences dans la carrière des lettres». Un texte de 1914, et qui n'a rien à envier à la *Lettre à un jeune poète* de Rilke ou aux *Conseils aux jeunes littérateurs* de Baudelaire. Et c'est ainsi que London est grand!

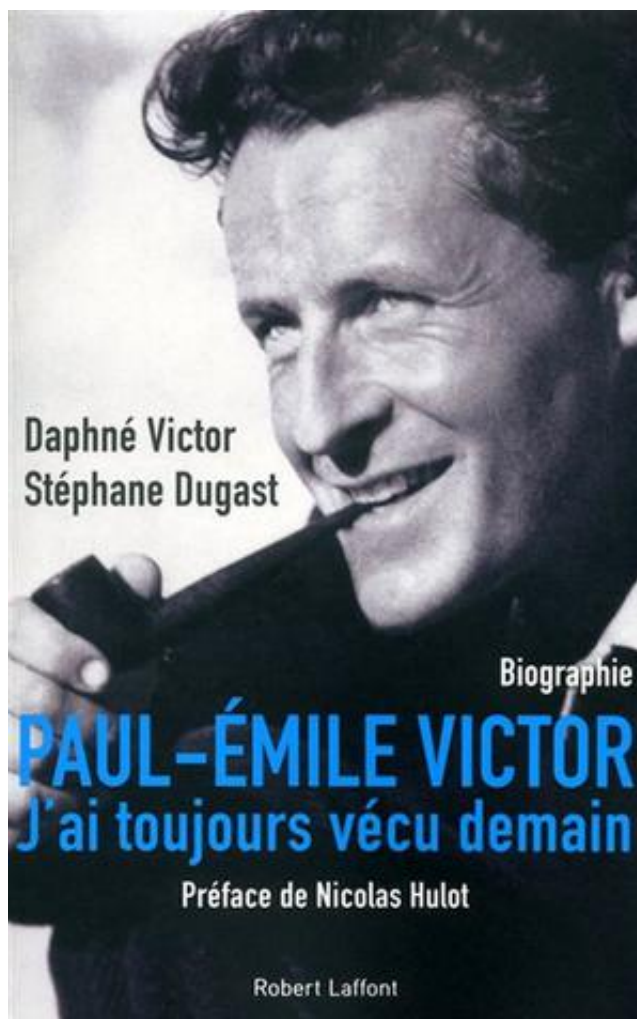
«*Profession: écrivain*», de Jack London, traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Lacassin et J. Parsons, *Les Belles Lettres*, 391 p., 13,90 €.



Paul-Émile Victor au Groenland, lors de l'expédition polaire de 1949. - Crédits photo : Rue des Archives/Credit ©Rue des Archives/Fonds

Paul-Émile Victor, nomade, poète et sentimental

C'était l'aventure ou la manufacture. Pour le jeune Jurassien, la voie était tracée et menait aux «Établissements E. H. Victor», l'entreprise familiale de pipes et de stylos. Seulement voilà, il y avait L'Illustration, qui à l'époque remplaçait la console PS3 pour les adolescents aimant rêver dans les greniers. Reportages au long cours, récits d'expéditions emmènent loin de Lons-le-Saunier ce garçon nourri aux valeurs du scoutisme. Au mur de la «mansarde» de Paul-Émile, deux grandes cartes, l'Arctique et la Polynésie. Le Grand Nord, qui sera sa vie, et les îles, où il la finira.



Quand certains alignent les diplômes, **Paul-Émile Victor** (<http://plus.lefigaro.fr/tag/paul-emile-victor>) accumule les écoles de vie forte. Ses savoirs et expériences embrassent la rose des vents. Officier de marine marchande, pilote d'avion, ethnologue, engagé dans l'armée américaine plus tard... Il a bien essayé de se poser dans le bureau de l'usine paternelle. Las, sur les quais de Saint-Malo, un jour, il a entrevu les vergues du Pourquoi Pas?, le trois-mâts de Charcot. Il va en faire le siège. À l'été 1934, le vieux commandant accepte de le mener au Groenland. Paul-Émile passe sa première année d'immersion chez les Inuits. L'aube de quatre décennies où il incarne les expéditions polaires françaises, au point que l'institut qui les supervise porte aujourd'hui son nom

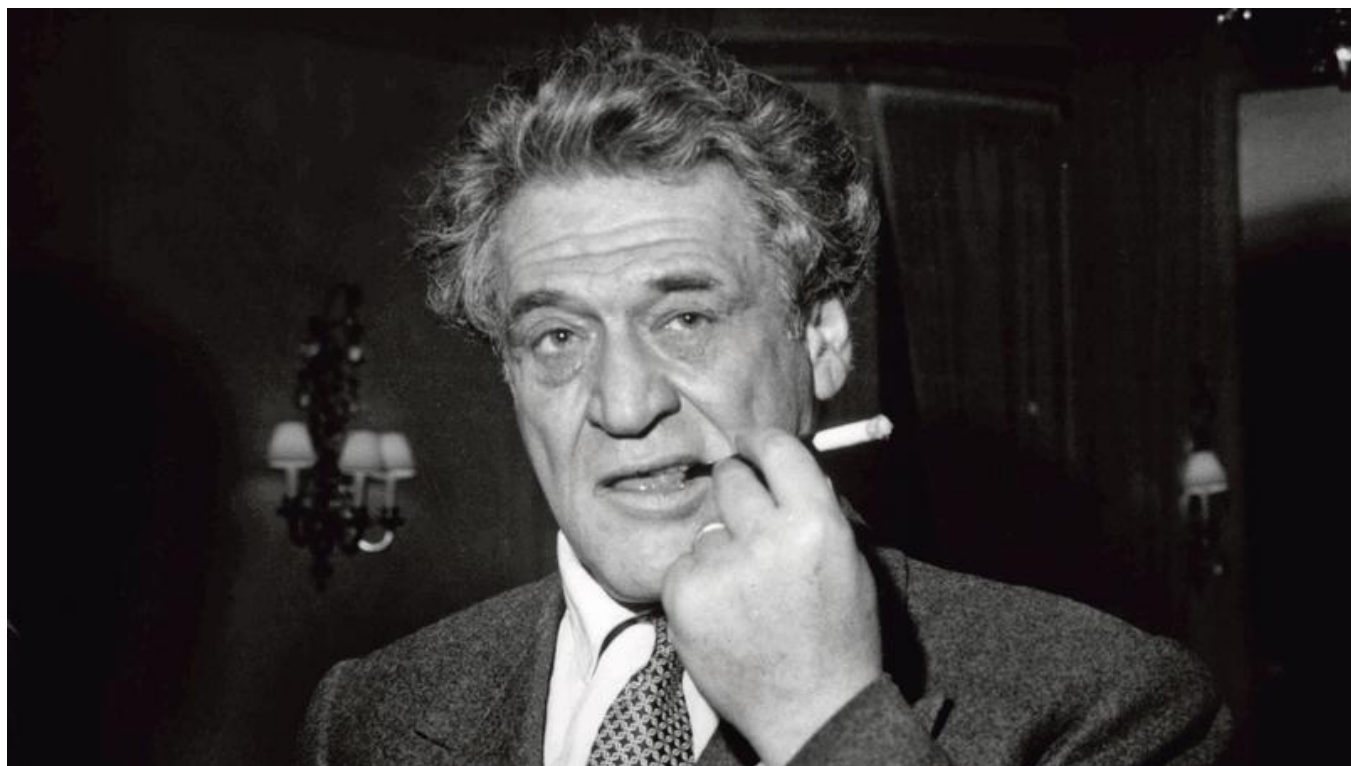
Ces pages se lisent de deux façons. De manière attendue, comme la biographie d'un pionnier du Pôle et de l'écologie, l'un de ces êtres rares qui changent notre vision du monde. Mais ce livre est aussi un miroir pour nos vies bien plus sages. On y voit que les grands aventuriers ne sont pas des rocs sans failles. C'est un homme à la fois hors normes et fait d'une pâte ordinaire dont les auteurs, sa fille Daphné et le journaliste Stéphane Dugast, dessinent les contours. En ce sens, cet ouvrage rassure. On peut accomplir de grandes choses en étant tenaillé par le

doute. «PEV» avait sa «petite bête», comme il l'appelait, qui lui rongait le ventre. Il était régulièrement en proie aux pensées noires, qui le laissaient sans force et sans envie. La débâcle du moral, comme celle de la banquise.

«PEV» témoigne aussi que l'on peut être un homme unifié, à la volonté tendue, et pétri de contradictions. Il sera toute sa vie «tirillé entre ses envies de départ et son envie de mener une “vie normale” de petit-bourgeois», écrivent les auteurs. «Pourquoi ai-je toujours ce besoin de partir? C'en est douloureux», avait-il lui-même confié. Et si l'explorateur ne goûte rien plus que la solitude vraie du désert blanc, il se laisse parfois griser par les feux de Paris. Avant que ce cirque humain ne le dégoûte vite de nouveau. Il y a aussi ces belles pages sur les rapports entre parents et enfants. Un père, Éric Victor, qui aurait tant aimé que son fils prenne sa suite mais jamais ne chercha à tuer ses rêves de grand large.

Paul-Émile Victor s'était lui-même défini comme «nomade, aventurier organisé, poète utopiste, sentimental». Un amoureux de l'homme autant que de la nature. Souvent déçu par lui, jamais au point de renoncer à l'aimer.

«Paul-Émile Victor, J'ai toujours vécu demain», de Daphné Victor et Stéphane Dugast, Robert Laffont, 470 p., 22,50 €.



*Joseph Kessel au début des années 1960, à l'époque de son élection à l'Académie française. -
Crédits photo : Rue des Archives/©Rue des Archives/AGIP*

Joseph Kessel, le fabuleux conteur de sa propre existence

Il existe deux catégories d'aventuriers: celui qui vit sa vie et celui qui la rêve.

Joseph Kessel (<http://plus.lefigaro.fr/tag/joseph-kessel>) appartient à la troisième catégorie: il est le fabuleux conteur de sa propre existence, hors norme. À la fois héros et narrateur. Aussi à l'aise à l'Académie française que sur le front de guerre, dans les bas-fonds ou une coupe de champagne à la main, rue Quentin-Bauchart (son appartement du XVI^e arrondissement de Paris).

Recit

Georges Walter

Le livre interdit



Il y eut Georges Walter dans les dernières années du Lion - Georges et Jef se ressemblaient physiquement, tous les deux de haute stature, fière allure et tignasse blanche, un air de jeunesse éternelle. Nous avons eu le grand bonheur de rencontrer Walter avec sa voix de «bronze» - parce qu'elle était grave et qu'elle portait loin - qui ne cessait d'évoquer son projet (il en avait beaucoup): écrire «Le Livre interdit» de Kessel.

Ce livre, le voici, malheureusement à titre posthume. C'est un hommage émouvant à Jef. Mais à la manière de Walter: sans afféterie ni grandiloquence, avec de nombreuses digressions et des anecdotes savoureuses (la première rencontre entre l'épouse jalouse de Kessel et Adrienne de M. vaut le détour). C'est Michel Le Bris, fondateur du festival Étonnants Voyageurs, qui a trouvé les mots justes pour qualifier cette sorte de testament. «Un livre d'amour fou. Un coup de foudre d'amitié entre deux grands écrivains, Kessel, géant brûlant sa vie et son œuvre, tout à sa démesure, et Georges Walter, le compagnon des dernières années, dont on mesurera ici à quel point il était son fils spirituel.»

Le Livre interdit est un grand récit d'amitié, de tendresse et de littérature. Kessel, qui pouvait trousseur un chef-d'œuvre en quelques semaines, n'arrivait pas à «accoucher» d'un texte qu'il portait en lui depuis de longues années: le livre de sa mère, Raïssa. Il le remettait sans cesse au lendemain. Walter, qui a été l'«écrivain fantôme» du célèbre Palanquin des larmes, a usé de tout son talent de Sioux pour aider son ami. «Tout au plus ai-je cru entrevoir cette part de vérité qui n'appartient qu'à son pur silence», finit-il par dire. On comprend autre chose, également, que, pour Kessel comme pour Walter, l'essentiel se niche dans «le trésor inépuisable» des rencontres avec les hommes.

«Le Livre interdit», de Georges Walter, Le Cherche Midi, 206 p., 15,80 €.



Alexandra David-Néel au Népal, vers 1912. - Crédits photo : Rue des Archives/© Granger

Alexandra David-Néel, tout près des glaciers himalayens

«J'ai pour principe de ne jamais accepter une défaite, de quelque nature qu'elle puisse être et qui que ce soit qui me l'inflige»: c'est une **Alexandra David-Néel** (<http://plus.lefigaro.fr/tag/alexandra-david-neel>) plus résolue que jamais qui écrit à son mari, en 1922, après sa seconde tentative d'entrée au Tibet, alors interdit aux étrangers. Voilà un an qu'elle essaye. Il lui faudra encore plus du double pour y parvenir. En février 1924, elle sera la première femme occidentale à pénétrer à Lhasa. Âgée alors de cinquante-six ans, elle a voyagé en tant que pèlerin bouddhiste, dans l'habit crasseux d'une prétendue vieille folle tibétaine, accompagnée de son fils adoptif. Au terme d'un périple héroïque qu'elle racontera dans *Voyage d'une Parisienne à Lhasa*, la Française aura finalement atteint le saint des saints pour une bouddhiste pratiquante.

JOËLLE DÉSIRÉ-MARCHAND

Alexandra David-Néel,
passeur pour notre temps



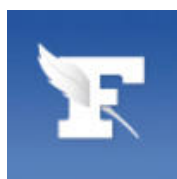
De retour en France en 1925, son aura d'exploratrice star sera confirmée à travers les conférences qu'elle donnera. Elle reverra aussi à cette époque son mari, Philippe Néel. Elle lui avait promis de séjourner dix-huit mois en Asie, elle y est

restée quatorze ans. «Il avait vu partir une femme élégante de quarante-trois ans ; il retrouve une exploratrice de cinquante-huit ans au physique marqué par des années de vie austère, la peau boucanée par le grand air et le soleil ardent de haute altitude...», écrit Joëlle Désiré-Marchand, qui s'attache dans cet ouvrage à souligner la détermination sans faille d'Alexandra David-Néel. C'est à travers ce prisme, l'enfant têtue, l'adolescente rebelle, la jeune femme révoltée et la maîtresse femme que l'auteur retrace le parcours d'une exploratrice plus érudite que tête brûlée.

Ce n'est pas l'aventure pour l'aventure qui l'attire mais une soif de spiritualité associée à une extrême curiosité intellectuelle. Orientaliste de la première heure, cette femme embrassera le bouddhisme et s'ingéniera à acquérir ses connaissances sur le terrain. Elle ne s'est jamais détournée de son objectif initial: «Il faut que, lorsque je serai critiquée par des savants de cabinet, le public puisse penser: oui, ces gens-là sont d'éminents érudits, mais elle a vécu parmi les choses dont elle parle, elle les a touchées et les a vues vivre.» Ce livre, plein de péripéties, rappelle aussi combien bouddhisme ne rimait pas alors avec cette prétendue sérénité et cette bienveillance qu'on tend à lui faire porter.

«Alexandra David-Néel, passeur pour notre temps», de Joëlle Désiré-Marchand, Le Passeur, 260 p., 18,90 €.

Cet article est publié dans l'édition du Figaro du 21/01/2016. **Accédez à sa version PDF en cliquant ici (<http://kiosque.lefigaro.fr/le-figaro/2016-01-21>)**



[\(<http://plus.lefigaro.fr/page/astrid-de-larminat>\)](http://plus.lefigaro.fr/page/astrid-de-larminat)

[Astrid de Larminat \(<http://plus.lefigaro.fr/page/astrid-de-larminat>\)](http://plus.lefigaro.fr/page/astrid-de-larminat)

[Suivre \(<http://plus.lefigaro.fr/fpservice/follow/membre/81325031242245596367369127435013/60982>\)](http://plus.lefigaro.fr/fpservice/follow/membre/81325031242245596367369127435013/60982)

Journaliste